

LE GRAND HOMME

de Sarah Leonor

Vous propose :

avec Jérémie Renier, Surho Sugaipov,...
France – 13 août 2014 – 1 h 47
V.F.

Jeudi 13 novembre 2014 - 21 h
Dimanche 16 novembre 2014 - 11 h
Lundi 17 novembre 2014 - 19 h

Ce qui charme d'emblée, dans le quatrième film de Sarah Leonor (son précédent, *Au voleur*, était aussi le dernier de Guillaume Depardieu), c'est la façon dont elle met du mythe dans le réalisme de son récit, d'une manière tout à fait naturelle.

Le Grand Homme est une histoire d'hommes racontée par un jeune garçon. Il est tchéchène, se prénomme Khadji, est orphelin de mère (tuée par un éclat d'obus russe) et grandit en France avec des femmes de sa famille dans un de ces Algeco où l'on parque les réfugiés politiques. Son père, Murad (Surho Sugaipov, absolument époustouflant de présence dans son premier rôle au cinéma), est entré dans la Légion étrangère afin de gagner sa vie et surtout d'obtenir, à la fin de son contrat, la nationalité française. Comme il est d'usage à la Légion, il a pris un pseudonyme : Markov. Il a un meilleur ami, Michaël Hernandez, qui se fait appeler Hamilton (Jérémie Renier, comme toujours génial). Markov et Hamilton sont inséparables. Missionnés en Afghanistan, ils ne craignent ni la faim ni la soif. Mais ils vont, pour la gloriole, commettre une erreur qui sera fatale à leur carrière militaire. Pour Khadji, Markov et Hamilton sont des héros, quasi invincibles. *Le Grand Homme* va nous raconter pourquoi, lui l'enfant solitaire et abandonné par son père, en est arrivé à les considérer ainsi. Et nous le comprendrons et nous partagerons son opinion, son émotion.

Le film nous raconte aussi pourquoi et comment, d'une histoire profondément ancrée dans les réalités du monde d'aujourd'hui – même si elles sont rarement montrées au cinéma : la guerre en Afghanistan, la vie militaire, l'obtention d'une nationalité, d'un travail, l'intégration à la société, etc. Sarah Leonor va tirer, mine de rien, sans effets de manche, avec des idées de mise en scène lumineuses (comme par exemple cette tente de camping qui va devenir la chambre, le cocon protecteur de Khadji dans l'appartement délabré que loue son père), un mélodrame déchirant et pourtant exempt de tout excès pathétique, l'histoire d'un garçon qui va devenir un homme au contact de "Markov et Hamilton", ces deux princes du désert qui n'en font qu'un, qui semblent tout savoir sur tout et vont, sans grands discours (ce sont des taiseux), lui enseigner les gestes les plus banals et à la fois les plus essentiels de la vie.

Le film pourtant – on pourrait le croire à la description que nous en faisons ici et ce serait une erreur – ne valorise pas les valeurs viriles ou militaires. Rien de tout cela. Il montre bien au contraire l'amitié, la tendresse, la patience et la générosité des êtres humains à transmettre des gestes, des attitudes, des pratiques à ceux qui viennent après eux et qui leur survivront sans doute, si tout va bien. Et qui eux-mêmes auront à les transmettre à d'autres. Des choses très simples, en somme. Sans chichis. Des histoires ancestrales de paternité, de passation de pouvoir, de figures paternelles, qui irriguent et font naître la fiction depuis toujours.

Dans le sillage des plus grands cinéastes (Hawks, Renoir... toutes proportions gardées, mais le paradigme est identique), le cinéma de Sarah Leonor croit aussi à l'intelligence des êtres, et à la capacité du cinéma à la montrer, elle et l'humanité : ce que c'est qu'être un homme, ce mélange de sauvagerie et de maîtrise de ses pulsions traversé par des rêves. C'est en cela que *Le Grand Homme* échappe radicalement à ce qu'il y a de plus petit et ras des pâquerettes dans beaucoup de films volontiers comportementalistes, descriptifs, mais sans inconscient, sans imaginaire de fond.

Sarah Leonor, qui progresse de film en film, sait le pouvoir du romanesque, qui donne à la réalité un relief inestimable et qui fait que, parfois, le cinéma peut être un art. Jean-Baptiste Morain – *Les Inrockuptibles* - 12 août 2014

Sarah Leonor a réalisé ses premiers films sous le nom de Sarah Petit. *Au voleur*, sur nos écrans en 2009, qu'elle signe sous le nom de Sarah Leonor, est son premier long-métrage. Après des études de cinéma, Sarah Petit s'oriente vers le journalisme, collaborant notamment pour le magazine spécialisé *Limelight*. En 1994, elle réalise *Napoli 90*, un documentaire sur la ville de Naples, puis signe avec *Les Limbes* une évocation de la Russie post-soviétique.

En 2001, Sarah Petit poursuit ses expériences à travers l'Europe. Elle part en Arménie afin de tourner, en compagnie de Michel Klein, *L'Arpenteur*, moyen-métrage traitant du déracinement et de la vie en communauté qu'elle complète un an plus tard, seule, avec *Le Lac et la rivière*.

Inspirée par le mythe de Gilgamesh, Sarah Leonor suit avec talent et délicatesse les tribulations de trois superbes héros.

Aux grands hommes, la patrie n'est pas toujours reconnaissante. Il n'est pas question ici du taux - élevé - de remplissage du monument de la montagne Sainte-Geneviève, mais bien de la définition moderne du qualificatif : c'est quoi, aujourd'hui, un grand homme ? Sarah Leonor prend tout son temps pour répondre à la question contenue dans le titre du film, curieusement aussi anodin en apparence qu'entêtant dans le déroulement du récit. Ils sont trois à postuler à la distinction. Deux amis, Hamilton (Jérémie Renier) et Markov (Surho Sugaipov), sous-officiers dans la Légion étrangère qui bravent le danger dans un avant-poste d'Afghanistan pour tromper l'ennui et mesurer leur bravoure. Le troisième est un enfant, Khadji, le fils de Markov, que son père a confié à des amis le temps de finir ses cinq années de service sous les drapeaux. A la clé, un enjeu de taille : la nationalité française et la fin des ennuis.

Chacun de ces trois individus, au cours du récit, mérite amplement qu'on lui reconnaisse le titre de «grand homme». Markov parce qu'il sauve son ami, Hamilton parce qu'il démontre sa gratitude avec un panache admirable et enfin le jeune Khadji parce rien n'est plus difficile pour un enfant que d'avoir à prendre des décisions d'adulte, et de devoir s'y tenir.

Pour construire ce récit traversé par des problématiques de société qui font rarement les grands films (sans-papiers, exil, surdité des institutions...), Sarah Leonor a mis dans le mille de la modernité et du romanesque. Elle s'est inspirée de *l'Épopée de Gilgamesh*, légende antique de Mésopotamie qu'elle a découverte dans sa traduction française alors qu'elle venait de vivre deux deuils : celui de son père et celui de Guillaume Depardieu, avec lequel elle avait réalisé le dernier film du jeune comédien, le magnifique *Au voleur*. Le mythe, qui explore les mystères de la vie et de la finitude au travers des aventures du jeune roi Gilgamesh et de son jumeau antagoniste, Enkidu, a trouvé en elle un écho intime et violent.

La transposition du mythe dans le Paris d'aujourd'hui, encadré de deux épisodes solaires en Afghanistan et à Marseille, n'a rien d'un artifice. Les deux soldats revivent, sans le savoir, et sans qu'il n'en soit jamais fait mention, l'amitié fusionnelle du roi de Mésopotamie et de son double, faisant l'apprentissage douloureux de la séparation, voyant leurs illusions d'immortalité et de jeunesse fracassées par l'expérience de la mort de l'un d'eux. Souviens-toi que tu vas mourir...

Outre la délicatesse de la mise en scène, *le Grand Homme* doit aussi beaucoup à son trio de comédiens, Jérémie Renier, en dépit d'une filmographie bien remplie (33 ans, 50 films), réussissant une fois encore le tour de force de surprendre, ici dans le registre du dur-à-cuire. Construit en segments de durée sensiblement équivalente, manière de dire qu'aucun des personnages n'est réellement le héros de cette histoire, le film déroule alors une mécanique de tragédie où les héros, faute de mieux, se mesurent aux rouages rouillés d'une société à bout de souffle. Les épreuves n'en sont pas moins dures et, finalement, la leçon est toujours aussi cruelle. Être un homme, un grand homme, c'est comprendre que l'on va mourir, et que personne d'autre que soi-même ne pourra reconnaître sa bravoure et son sens de l'honneur.

Bruno Icher – *Libération* – 12 août 2014.

Prochaines séances : **DETECTIVE DEE I et II de Tsui Hark**

Jeudi 20/11 18 h 30 les deux films à la suite (10 € les 2 séances et casse-croûte 3 €)

Dimanche 23/ 11 19 h DEE I

Lundi 24/11 19 h DEE II

Court-métrage : **ORIPAUX** de Mathias de Panafieu et Sonia Gerbeaud
France, 2013, animation, couleur, 10'

Dans un village isolé, une petite fille se lie d'amitié avec une meute de coyotes. Les villageois mettent fin à cette relation sans se douter du soulèvement qui les guette.

Le titre ressuscite un joli mot, plus guère employé et pourtant harmonieux, dont l'étymologie renvoie directement à la notion de peau. Il est donc pertinent de l'avoir donné à un film qui joue avec ce motif, lui apportant de surcroît un sens métaphorique.

Carte d'adhésion valable de septembre 2014 à août 2015

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)